

Un jésuite quelconque épande sa bile dans le *Courrier des Charentes*, au sujet des observations qui précédaient, dans notre dernier numéro, le compte-rendu des décisions municipales des jours passés.

L'article du jésuite me désigne trop clairement à ses lecteurs, pour que je ne lui fasse pas l'honneur d'une réponse.

Je n'emprunterai point au journal clérical de la rue Saint-Michel les airs de mépris qu'il essaie de prendre. Je me moque de son mépris qui est tout bonnement ridicule et qui ne pèsera jamais d'un grand poids sur ma tête.

Je commencerai d'abord par déclarer que je ne suis pas l'auteur du « joli petit morceau » qui a excité la fureur du jésuite anonyme. Je le regrette, il est vrai, et je n'aurais pas hésité à y mettre la main. Mais, laissant à chacun ses œuvres, il ne m'en coûte en rien de confesser que j'aurais touché moins juste que le rédacteur de la note insérée dans l'*Union républicaine*.

Je ne m'occuperai donc que de ce qui me concerne dans l'article aussi pauvre en bon sens qu'en français de la feuille cléricale de Saintes ; abandonnant à la plume qui les a déjà vivement chatouillés, le soin de relever comme ils le méritent le jésuite et ses amis.

Je ne voudrais pas être trop dur pour l'un des imprimeurs qui a la prétention d'être écrivain dans le journal qu'il met sous presse, mais je ferai observer à demi-mot à M. Alexandre Hus qu'on agit mal en empruntant à des conversations tout intimes et privées des moyens de réponse qu'on livre ensuite à quelque jésuite.

Maintenant, « je ne peux m'empêcher quelques réflexions », pour parler le patois du collaborateur du *Courrier*.

Le jésuite anonyme qui a écrit l'article publié dans ce dernier journal est un imbécile et un menteur.

Il est un imbécile, parce qu'on ne reproche pas à un chroniqueur de garder l'anonyme, alors qu'on ne signe pas soi-même les réponses que l'on fait insérer.

Il est un menteur, parce que — permettez-moi cette la palissade — il avance un fait contraire à la vérité.

Voici ce qu'il écrit :

« Du reste, pour en finir, nous ne nous sommes pas trompés sur le but de l'écrivain, il a pris le premier sujet venu pour nous chercher, comme on dit vulgairement, une querelle d'Allemand. N'ayant pu trouver un seul mot à répondre à M. Jean Fiston (connaissez-vous Fisse-lon ?) sur les frères qu'il déteste, quoique cette antipathie ne lui vienne pas d'une idée d'enfance, il a attaqué le journal...»

Cette dernière phrase laisse entendre que j'aurais été élevé chez les bons frères. Ce n'est pas vrai. Je suis en mesure de prouver que je n'ai jamais reçu le fouet.

Il est exact que j'ai pris les premiers éléments de l'éducation dans un établissement voisin tenu par des prêtres, ce qui ne démontre qu'une chose : c'est que ces messieurs ne gagnent pas toujours à être vus de près.

J'ai dit.

Une autre fois, plus de nez, mon ami *Courrier*.

ARTHUR LANLAIR.

P. S. Quant aux frères de Jean Fiston (prononcez Fisse-lon), consultez les archives de la cour d'assises, S. V. P.

A. L.

131 octobre 75